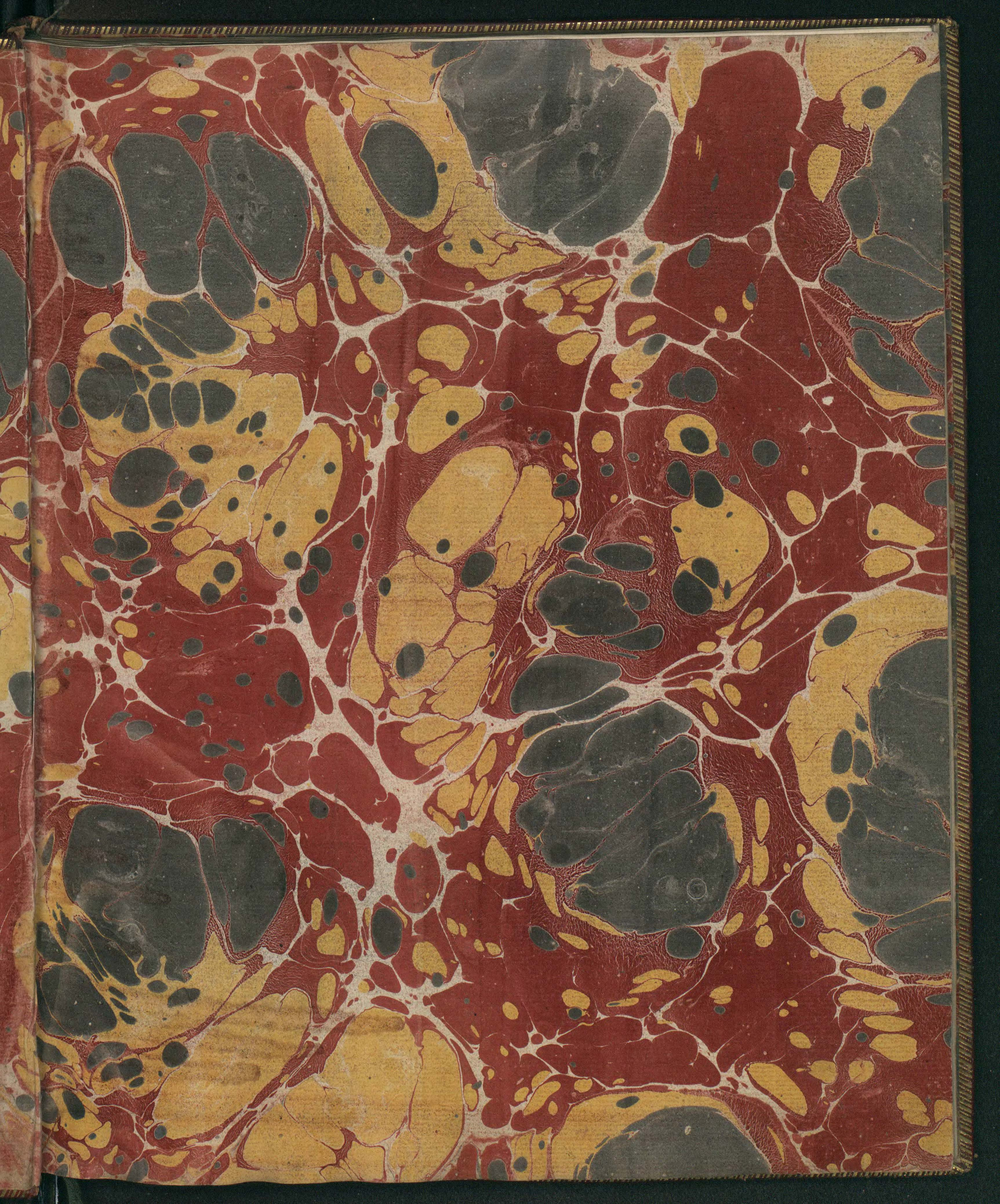
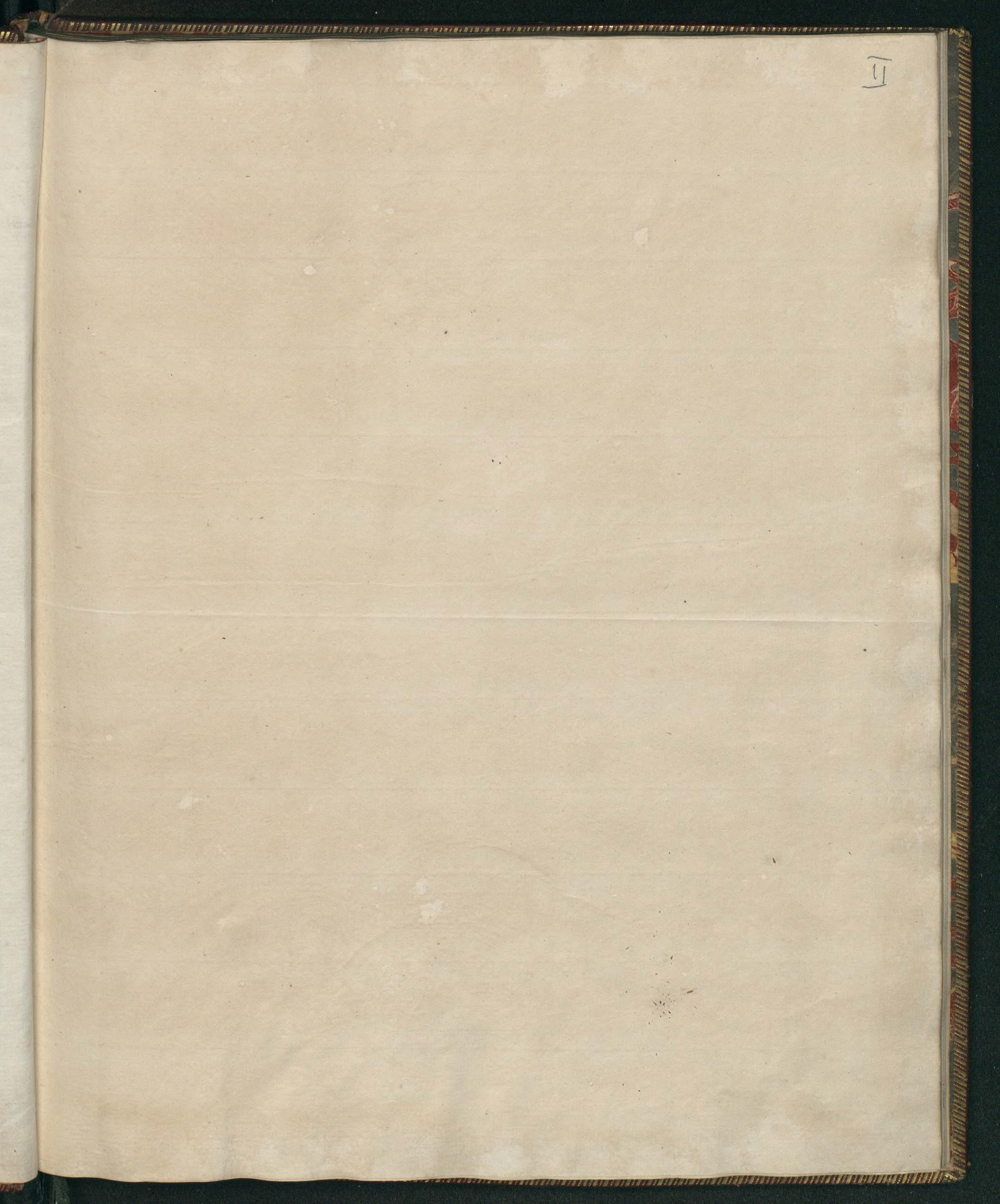


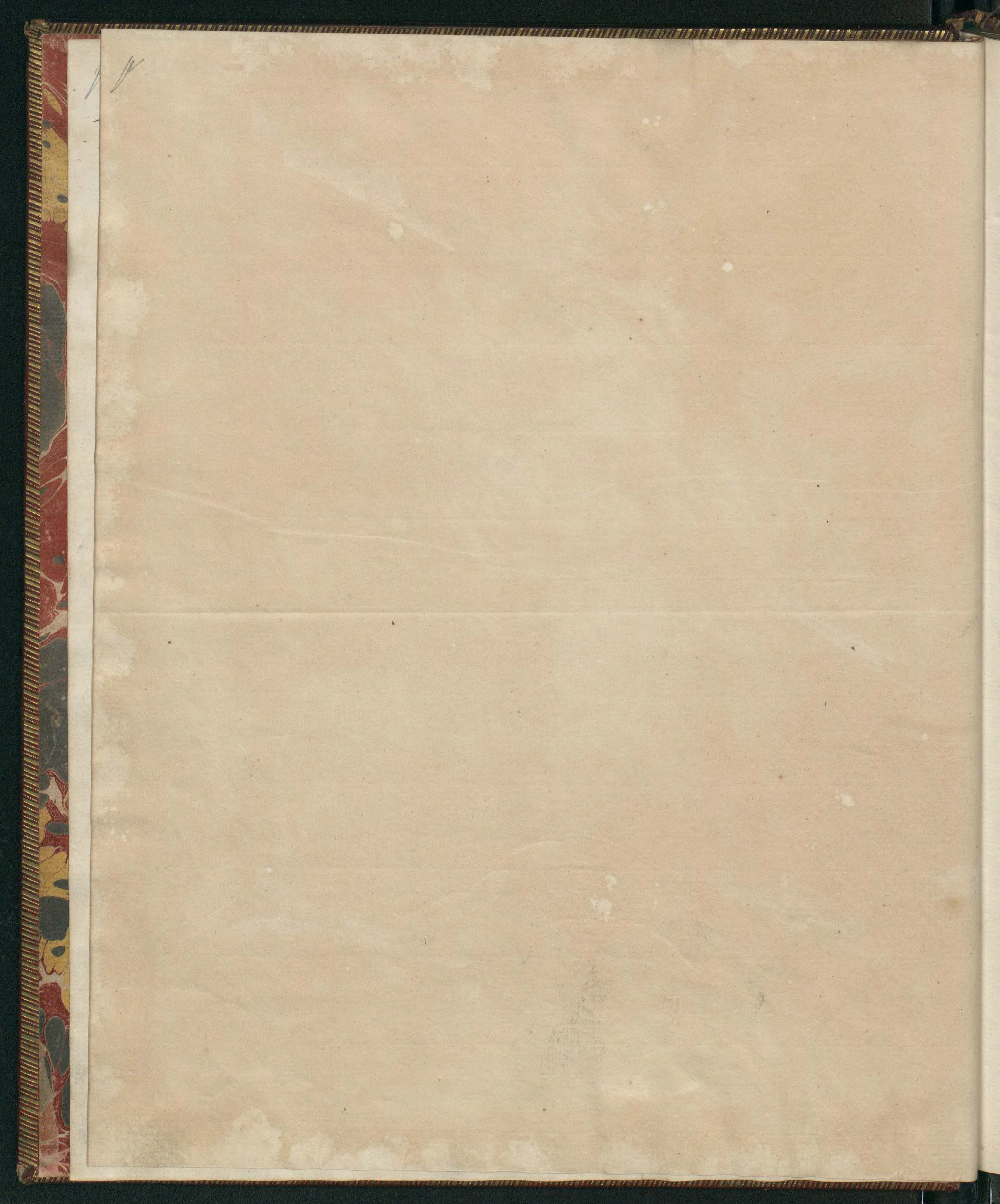


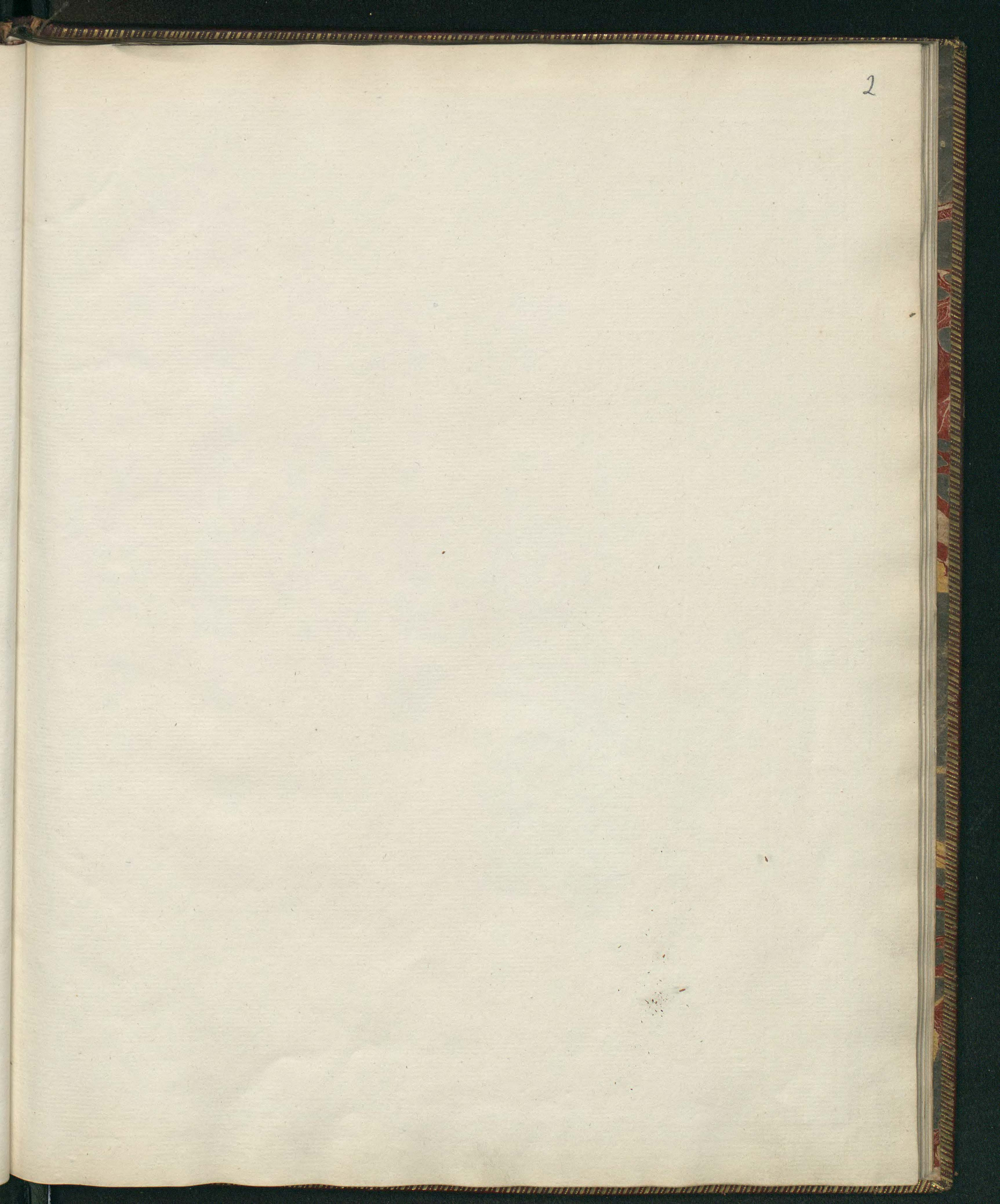


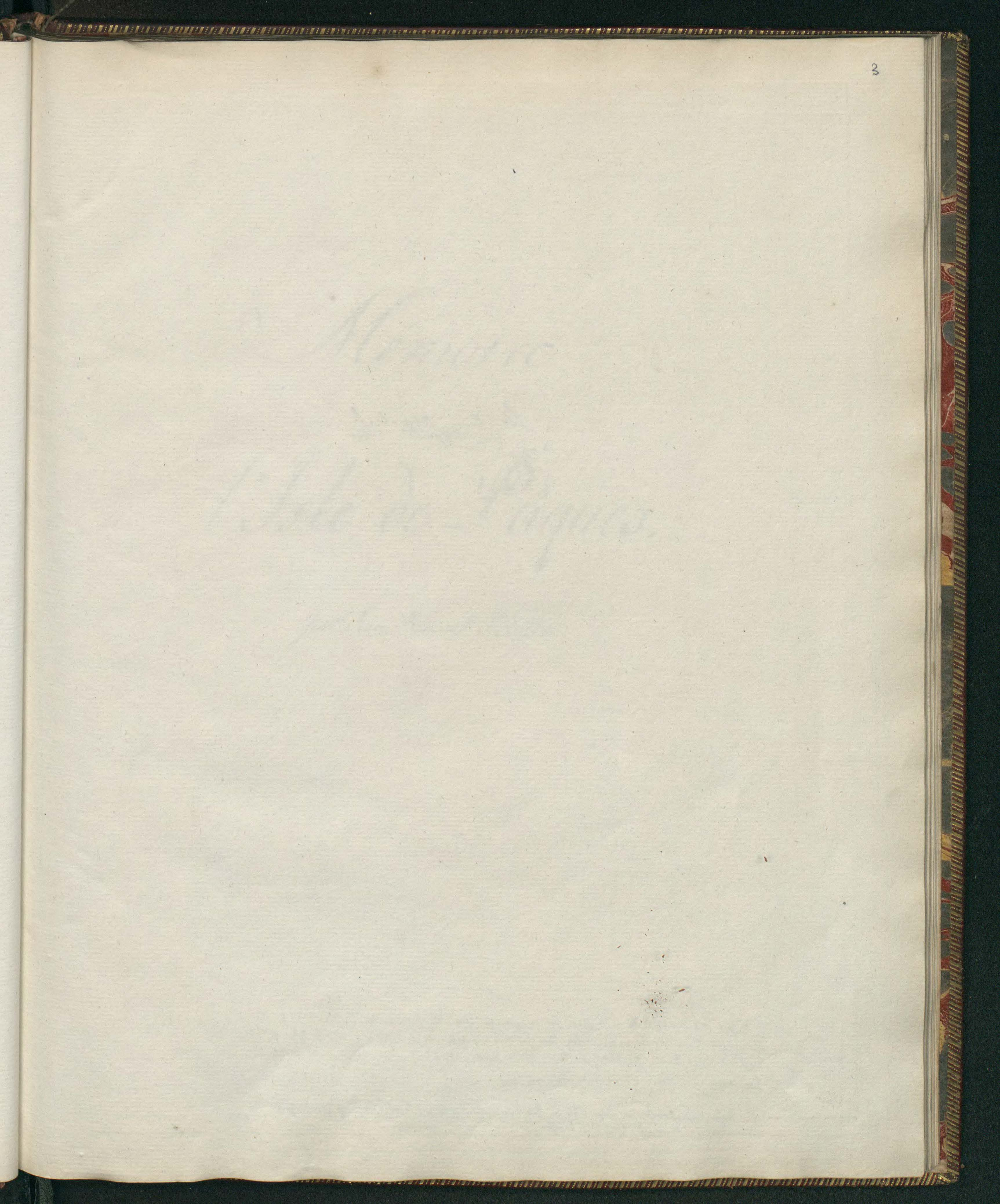
present de l'auteur

I









Domum Ill. Viri Maatuh
Reg. a Consil.

vergl. G. Forster. A Voyage round the world. London 1777. 4. I. p. 556 fg. Ellis. Polynesian researches. Lond. 1831. 8 Vol. III. p. 325 Moerenhout. Voyages aux iles du grand océan. Paris 1837. 8. T. 2 p. 267 fg. Hassel. Australien S. 807. Im Atlas zu Cook. A Voyage towards the south pole. London 1777. 4. Vol. 1. p. 287 befindet sich eine Abbildung des Monumentes, hier besitzt d. Bibliothek die [illegible] Originalzeichnung

Die Notiz, daß Forster im Jahr 1780 den Ruf König Friedrich II nach Halle annahm, ist für die Zeit der Abfassung dieser Denkschrift – zu beachten.

Fr.
5. Juni 1850

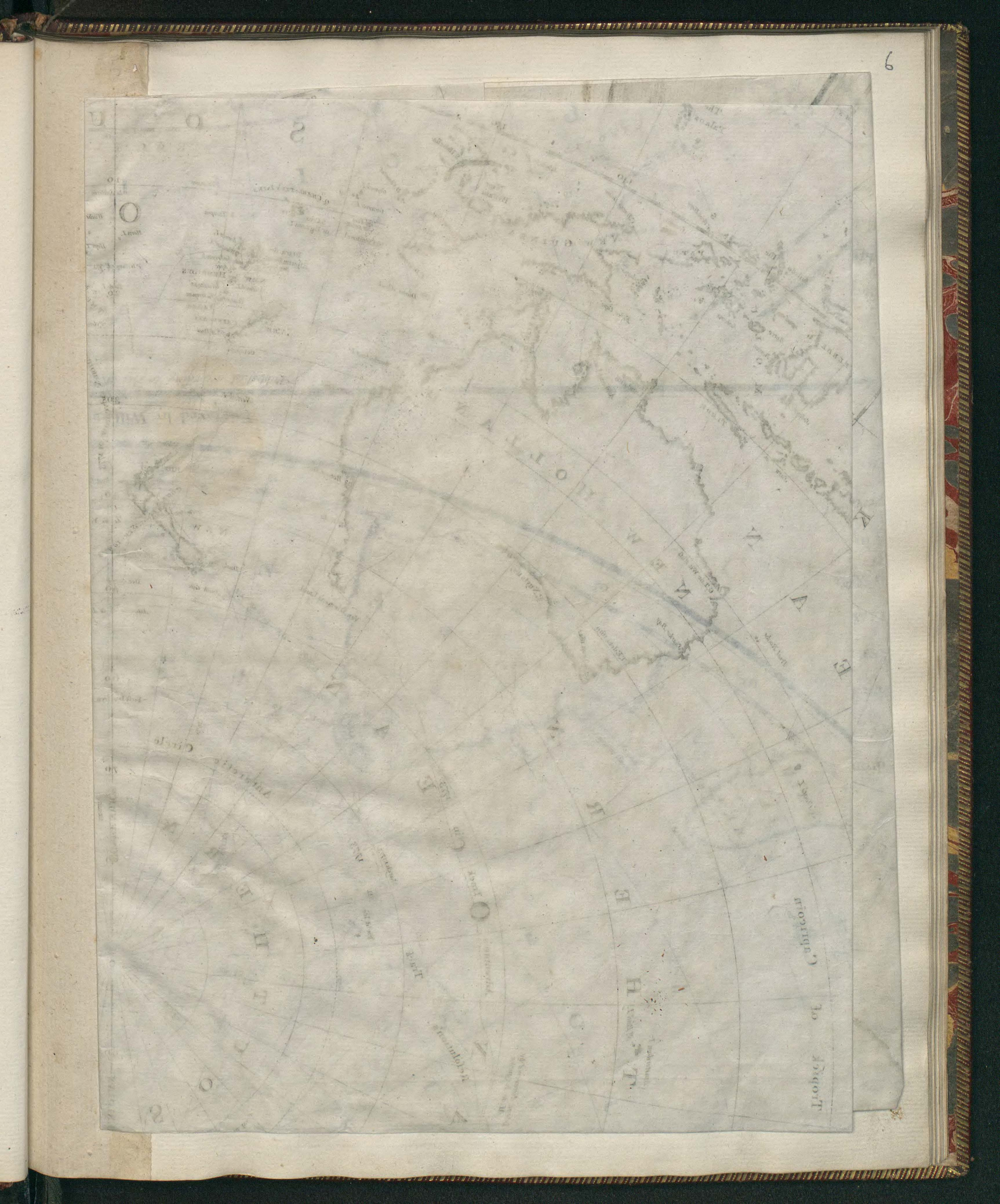
Mémoire

sur Waïhou, ou

l'Isle de Pâques.

par Jean Rénaud Forster.





A CHART OF THE SOUTHERN HEMISPHERE,

according to the latest Discoveries: with the Tracks of the Resolution, Capt. Cook; and the Adventure, Capt. Furneaux; from 1772, to 1775.

BY GEORGE FORSTER, F.R.S.

Explanation of References.

1. Whitsunday Island
2. Queen Charlotte's Island
3. Egmont Island
4. Gloucester Island
5. Cumberland Island
6. Pr. Willm. Henry's Island

Seen by Captain Wallis.

C. Carlshof Id. ... seen by Roggewein.

W. Waterland ... seen by Le Maire.

among the Low Islands.

R. Resolution's Island.

D. Doubtful Island.

F. Furneaux's Island.

A. Adventure's Island.

P. Palliser's Is. or Roggewein's Pernicious Is.

G. Byron's King George's Islands.

These were seen in the Resolution.

Positions assumed in this Chart.

AMERICA, from D'Anville, compared with Spanish Charts & the Resolution's discoveries.

AFRICA, from Mr. Dalrymple's Chart of the Southern Ocean, & the New Edition of M. D'Après Neptune Oriental.

NEW HOLLAND, according to the latest Charts, & the Endeavour's Discoveries.

Eastern Isles of ASIA, from Mr. Dalrymple's Chart of the China Sea, & the Neptune Oriental.

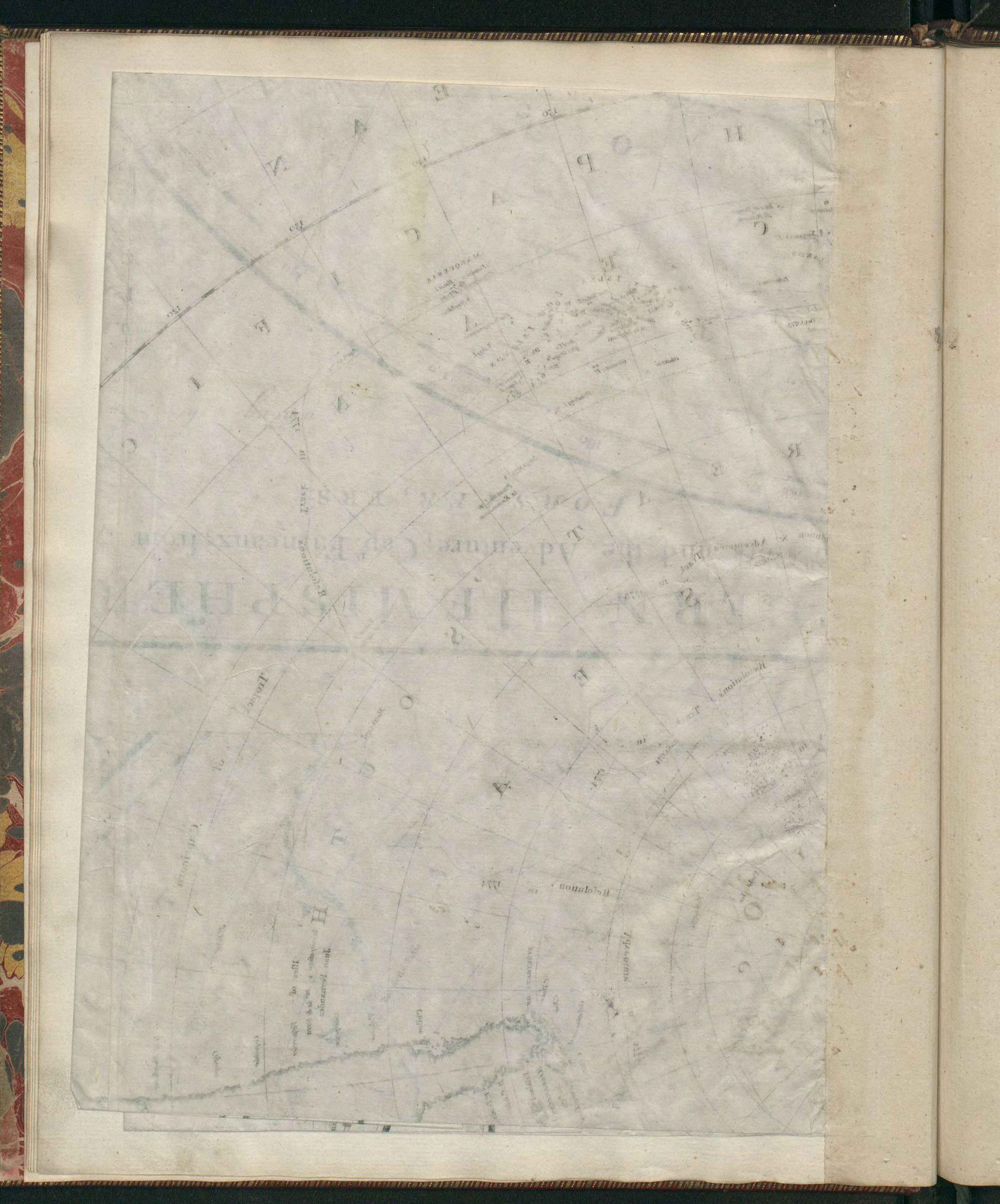
Ladrones, Caroline Isles, & Pescadores, according to Captn. Wallis's Observations at Tinian, &c.

NEW GUINEA & New Britain, from Dampier, Carteret, & D'Anville, compared with Des-Brosses, & Dalrymple.

ISLANDS in the Pacifick Ocean, from the latest Discoveries in the Resolution (1773 & 1774) carefully collated with all former Navigators.

Engraved by William Whitchurch.

Published according to Act of Parliament, March 10th 1777.



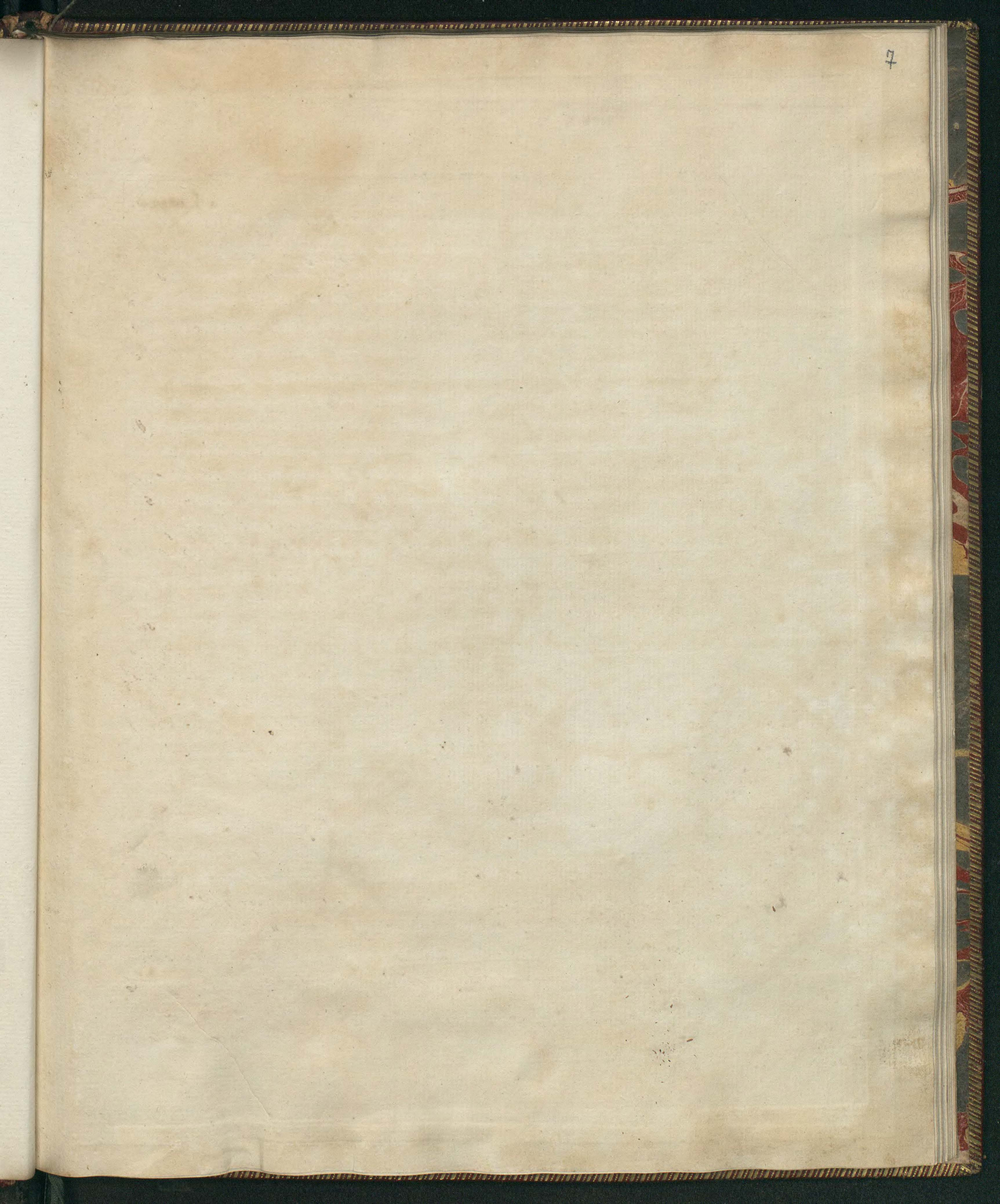
Mémoire
Sur Waïhoü, ou l'Isle de Pâques.

La decouverte des païs nouveaux et éloignés a beaucoup contribué à l'augmentation des Connoissances humaines, de même qu'à les distinguer, les fixer et en verifier les rapports. Ces idées nouvelles sont applicables ou au physique, ~~et~~ moral, ou à l'ordre social. Elles servent ou à confirmer des verités connues, & à les rendre plus universelles; ou à detruire des préjugés qui souvent exercent un despotisme destructeur sur l'Esprit humain. Elles servent également à developper de nouvelles Connaissances, qui enrichissant l'esprit de l'homme, deviennent à leur tour les matrices d'autres idées qui servent à perfectionner l'Effet des premieres. C'est toujours un gain, d'ajouter aux verités déja connues, puisque ce ne sont qu'elles qui meritent de devenir l'objet de nos études & de nos recherches, et qui sont ce précieux trésor, le seul digne d'être transmis à la posterité.

Beaucoup de Voyageurs ont donné des Mémoires sur ce qu'ils ont vu et entendu dans le cours de leurs Voyages. Mais malheureusement presque tous ces mémoires n'ont été d'aucun secours aux Philosophes, pour enrichir ou pour ennoblir leurs connoissances, en les rendant utiles à l'humanité. Parmi les Voyageurs qui ont écrit, la pluspart ~~ont~~ trop ignorans pour faire un choix sage des idées, qui peuvent être plus utiles, ~~ils~~ offrent dans leurs écrits au lieu d'observations interessantes, les remarques les plus frivoles et les plus superficielles, qui ajoutées à des opinions et des préjugés souvent puériles, ne permettent pas à un Philosophe de s'en rapporter à leur témoignage, s'il a besoin de tirer des conclusions generales, qu'il ne peut fonder sur une autorité aussi suspecte.

Accoutumé à porter un examen scrupuleux dans l'étude de la Nature, et aidé de l'Experience de mes premiers Voyages, je me suis efforcé autant qu'il m'a été possible d'éviter de tomber dans les défauts que je me permets de réprendre, ne m'etant attaché qu'à ce qui m'a paru essentiel, soit pour ajouter aux Connaissances philosophiques, soit pour perfectionner celles qui étoient deja acquises. Les observations que j'ai recueillies dans ce mémoire méritent d'autant plus l'attention des curieux, qu'elles ont pour objet une isle, qui située au milieu des mers australes et séparée des autres pays par des espaces immenses, a été produite par l'explosion d'un feu souterrain, et est peuplée d'une poignée d'hommes, qui n'ont conservé aucune trace de la manière dont ils ont été transplantés dans cette terre étrangère, leur langage étant le seul guide qui puisse nous découvrir qu'ils viennent des Indes Orientales, sans savoir comment ils ont été jettés sur cette ile ingrate, dont le sol stérile ne produit les alimens necessaires à ces infortunés qu'après le travail le plus pénible. Dépourvus de toute assistance de la nature, ils n'ont ni le bois nécessaire pour appreter leurs vivres, ni pour se mettre à l'abri de l'ardeur du Soleil, encore moins pour construire des Vaisseaux capables de les transporter dans des pays plus favorisés de la Nature. Nonobstant toutes ces difficultés nous y verrons les arts plus avancés que dans les isles les plus fertiles et les plus peuplées de la Mer du Sud.

Cette isle fut découverte l'an 1722, le jour de Pâques, par un Hollandois appellé Jaques Roggewein, cherchant dans ces mers inconnues à faire de nouvelles découvertes à la tête d'une petite Escadre. On a prétendu qu'elle avoit été vue l'an 1687 par le flibustier Jean Davis, mais après avoir bien examiné le recit que nous en a donné Dampier on peut s'assurer que la petite isle basse vue par Davis en 1687 n'etoit pas l'isle appellée isle de Paques par Roggewein, par rapport au jour de sa découverte



à la page 3.



W. Whitchurch sculpt. 1776.

Published Feby. 1st. 1777 by Wm. Strahan, in New Street, Shoe Lane, & Thos. Cadell in the Strand London.

No. IX.

découverte.* Les Espagnols ayant envoyé l'an 1770. sous la conduite de Don Philippe Gonzalez le Vaisseau San Lorenzo et la frégatte Rosalie à la découverte de cette isle, decouvrirent celle de Pâques où ils restèrent pendant cinq jours.† Enfin nous la découvrimes en dernier lieu nous-mêmes le onze Mars 1774, & la trouvames située au degré 27°. 5' de latitude australe, et au 109°. 46'. de longitude à l'ouest de Greenwich.‡

Cette isle n'a que dix ou douze lieues de tour xx), sa plus grande longueur peut avoir cinq lieues, mais sa plus grande largeur n'excède pas deux lieues ou deux lieues et demi au plus.

Depuis longtems nous subsistions avec du biscuit vermoulu et échauffé, et des salaisons gatées. Nous sortions d'un Climat rigoureux

* L'isle de Pâques étant à plus de 707 lieues de Copiapo, et par consequent l'isle de Davis (qui n'est qu'à 500 lieues de cette place) étant du moins onze dégrés plus à l'Est que l'isle de Pâques, il est evident que Roggewein a vue celle-ci le premier; et des indices indisputables m'ont convaincu que les Espagnols y ont été avant nous, quoiqu'ils ayent cru avoir touché à l'ile de Davis. L'islot sablonneux de Davis et certainement plus à l'Est, et M. de Bougainville l'a laissé au Sud de sa route, comme le Capitaine Carteret l'a eu au Nord de la sienne.

† M. Dalrymple, habile Navigateur & Géographe nous donne une courte rélation de cette expédition, dans une brochure intitulée, "A letter from M. Dalrymple to Dr. Hawkesworth. Londres 4.to 1773.

‡ Il paroit par l'histoire des Gouverneurs de Batavia que Roggewein plaçoit l'ile de Paques au degré 265°. 42'. de Tenerife = 110°. 45'. à l'ouest de Londres, de sorte que la difference n'est que de 59'. Les Espagnols la placent à 268°. 19'. de Teneriffe = 108°. 11'. à l'ouest de Londres. Les Hollandois assignent la latitude de 27°. 4' S. à cette isle, et les Espagnols celle de 27°. 16'. Lat. Australe.

xx) Les Hollandois lui attribuent 16 lieues de tour, et les Espagnols veulent que la longueur soit de six lieues. La première opinion est exaggerée, cette isle n'ayant pas plus de cinq lieues de longueur.

rigoureux, où nous étions continuellement enveloppés de brouillards, de frimats et de neiges, sans avoir joui pendant de semaines entières de l'influence bienfaisante de l'astre du Jour, allarmés à chaque moment par le danger des masses immenses de glace flottante qui nous environnaient; n'ayant vu pendant tout ce tems d'autres etres vivans que les tristes oiseaux de mer, qui cherchent une subsistence précaire en planant avec une assiduité infatigable sur la surface courroucée de cet Ocean, et quelques baleines solitaires étonnées de la hardiesse des êtres foibles et présomptueux qui allaient parcourir ces lugubres regions où avant nous personne n'avoit osé penetrer, et où ces monstres de l'Abysse semblent regner paisiblement depuis le commencement des Siecles. Les Rhumatismes le scorbut & le Choléra Morbus avoient gagné sur nôtre Equipage, et il ne restait que très peu de gens qui n'eussent pas été attaqués de l'un ou de l'autre de ces maux, quand le cri, terre, se fit entendre, et vint tirer nos ames de cet état de stupeur indolente que les solitudes affreuses où nous nous trouvions, n'avait pu interrompre. Il n'est pas besoin d'images pour faire concevoir de quel plaisir nous fumes saisi, quelle joie se repandit sur nos phisionomies à la découverte de cette isle après avoir été cent & trois jours en pleine mer sans avoir eu connaissance de terre. La joie étoit peinte sur chaque visage, nous nous embrassions les uns les autres, nous félicitant du bonheur dont nous jouissions dejà à la vue d'une terre, qui nous promettoit ~~[illegible]~~ la fin de nos malheurs présens. Nous venions de relire peu de jours avant l'atterage, le récit des Voyageurs qui avoient accompagné Roggewein, & qui font la peinture la plus agréable de cette isle, des bois et des forêts qui la couvrent, de sa fertilité, et de l'abondance de fruits excellens et des volailles qui leurs avoient été offertes par les Habitans. Tout cela suffisoit à relever nos espérances, et à aiguiser nos appetits, n'étant

n'etant plus qu'à la distance d'environ douze lieues de cette isle ; On peut donc imaginer quelle fut notre surprise, lorsque nous ne pumes découvrir ces bois si vantés en l'approchant. La lunette à la main nous ne laissames pas d'examiner la côte et les hauteurs de l'isle ; mais plus nous y cherchions un endroit delicieux, plus il avoit la ressemblance d'un rocher aride et brulé, couvert d'une foible couche de terreau, ne nourissant que quelque peu de racines. Mais malgré tous ces désavantages nous nous consolames d'avoir trouvé une terre habitable, et habitée par des individus de notre espèce que nous apperçumes sur le rivage, aprés une longue absence de la terre, et aprés avoir été separés du commerce des hommes pendant plus de trois mois.

Ayant à la fin pris terre, nous fumes reçus avec beaucoup de bonté par les habitans, dont nous trouvames environ 150 d'assemblés sur le rivage ; La pluspart nuds ayant à peine un ceinturon de toile fabriquée de l'écorce d'un meurier, (x) pour couvrir ce que, par un sentiment general de pudeur, les nations les plus sauvages tachent de dérober à la vue ; ou portant une espéce de rets fait des filamens d'un gramen. † Ce qui nous frappa d'abord, fut le petit nombre de femmes, dont nous ne vimes pas audelà de douze

(x) Morus papyrifera, plante qui réussit même dans le climat de l'Angleterre et qui pourroit, comme au Japon & à la Chine, servir à la manufacture de papier, qui devient de jour en jour plus cher, en consequence de sa grande consommation et du defaut des materiaux pour en faire d'avantage. Le haut prix que les Anglois & les Hollandais donnent pour les haillons fins et blancs, a mis cet article entre les mains de ces deux nations commerçantes, et obligé l'Allemagne à se servir d'un papier inferieur. Mais on y pourroit rémedier par des plantations de cet arbuste, dont le feuillage seroit en même tems l'ornément des Jardins.

† Cyperus squarrosus.

de douze dans cette grande foule d'hommes, chacune enveloppée de deux pieces de cette étoffe faite d'écorce de meurier, qui fait l'habille-ment de presque tous les insulaires de la mer du Sud entre les Tropiques. Mais pour que cette étoffe put resister à la fatigue on en avoit doublé plusieures couches, et on les avoit jointes par des cordons faits du gramen ci dessus mentionné; une piece leur servant de la même manière dont les négresses se servent de leurs pagnes, et l'autre ~~leur~~ couvrant leurs épaules et leur allait jusqu'aux genoux, ce qui faisait un habit complet. Toute cette multitude etoit empressée de nous voir, nous environnoit & nous suivoit par-tout, dès que nous eumes mis pied à terre. Tous ces insulaires humains, qui étoient sans armes, si j'en excepte deux ou trois, qui tenoient en main un baton d'environ six pieds de longueur, nous offroient à l'envi des cannes de sucre,[a] des bananes mures,[b] des batates douces,[c] et des courges,[d] avec quelques poules roties. Cette reception pleine de bonté & d'hospitalité, accompagnée d'une simplicité de moeurs aussi douce qu'interessante, frappa les Anglois d'autant plus qu'ils ne connaissent d'autre hospitalité chez eux, que celle d'être bien reçus, chacun à ses dépens, dans une Auberge. Cette qualité nous fit ~~leur~~ augurer bien de la bonne volonté et des dispositions sociales de cette Nation. Nous leurs donnames quelque quincaillerie en retour, et fumes étonnés de voir qu'ils n'estimoient que le fer, refusant nos présens en verroterie, jusqu'à ~~la~~ lancer les rassades avec un ris dédaigneux à plusieures toises. Leur curiosité etoit extrême pour nos toiles; et un haillon d'une vieille chemise ne manquoit jamais d'être accepté avec empressement, & de nous faire avoir en retour quelques batates. Les armes à feu leur étoient connues, et le moindre mouvement accidentel de nos fusils allarma ces

pauvres

a) *Saccharum officinarum.* b) *Musa paradisiaca.* c) *Convolvulus Batatas.*
d) *Cucurbita Pepo.*

pauvres gens, et nous convainquit qu'ils en avaient essuyé les funestes effets d'une manière à laisser de fortes impressions sur leurs esprits. Nos habits et surtout nos chapeaux exciterent une telle passion dans quelques individus de cette nation (qui n'a absolument rien pour se garantir contre l'ardeur du soleil) qu'ils en enleverent deux ou trois au risque de se voir atteints par nos armes à feu. Nous decouvrimes peu de tems après, qu'ils etoient très experts au metier de filouter et de tromper. Ils n'hésitaient point à aller chercher dans les champs de leurs voisins, les batates qu'ils venaient nous vendre, les propri-étaires ayant toutes les peines du monde à garantir leurs champs contre les déprédations de leurs compatriotes: ajoutant à ces tours de mauvaise foi celui de nous vendre de petits sacs faits de natte, qui etaient remplis en apparence de batates, et ne renfermaient que des pierres au fond. Plusieurs d'entre eux eurent même l'addresse de nous voler ces sacs, et de nous les vendre ~~la~~ une seconde fois. En nous éloignant du rivage, nous découvrimes une de leurs habitations située sur une petite éminence. On avait rangé sur la terre des pierres équarries d'environ deux pieds de longueur sur un de largeur, avec un trou au milieu, de sorte qu'ils formoient deux petits segmens d'un grand cercle, terminans en pointe des deux bouts. Des pieux d'environ six ou sept pieds de hauteur étoient fixés dans ces trous vis à vis l'un de l'autre; et on les avait courbé et attaché en haut, de sorte que les deux rangées de pieux formoient le squelette d'une hutte, faite en forme d'un canot à quille tranchante, renversé. Des batons attachés horizontalement aux pieux servaient à donner de la consistence à cette hutte, le tout étant couvert jusqu'à terre de feuilles de cannes de sucre. Au milieu de cette chaumiere tout près de la terre on avait menagé une avenue d'environ deux pieds de hauteur par la quelle on ne saurait entrer sans se traîner ventre à terre. Nous suivimes l'exemple de nos

Conducteurs

Conducteurs &c. y entrames de la même maniere, n'y trouvant qu'une cabane sombre de la longueur de 50 à 60 pieds sur six pieds de largeur, & environ six pieds de hauteur au milieu. Les habitans nous expliquerent par des signes, que plusieurs d'entre eux y passaient la nuit, sans autre lit que la terre, sans un brin de paille, ni la moindre chose pour leur servir de couverture. A quelques pas de cette habitation on voyait des plantations de bananiers & des cannes de sucre aliguées très regulièrement; d'un autre coté tout était cultivé en batates & en ignames (a). Dans l'aliguement & la régularité des plantations on decouvroit un esprit d'ordre et de raffinement inconcevable. En parcourant cette isle nous vimes quelques poules et plusieurs rats de l'espèce commune à l'Europe; ce qui nous étonna le plus, fut, qu'un des natifs qui en avait tué plusieurs, ne s'en voulut point défaire signifiant qu'ils lui serviraient à diner. Deux ou trois nigauds (b) avec quelques fregattes (c) quelques fous (d) et quelques petrils (e) sont les uniques oiseaux qui frequentent les mers voisines de cette isle.

A peine avions nous fait quelques pas pour retourner au rivage, que nous vimes plusieurs hommes & femmes sortant d'un souterrain que l'on avait pratiqué en profitant de la pente d'une colline pour y menager une habitation dont l'entrée étoit garnie de pierres énormes. Ces tanières avaient la mine bien triste, mais l'esprit de recherche nous aurait conduit à les examiner, si les habitans ne nous eussent pas paru fort mécontens de cet ésprit de curiosité dans des hôtes qui furetaient partout & qui avaient osé se glisser dans leurs dormitoires.

Telle est la situation où nous trouvâmes les habitans de ce pays. Mais en examinant plus scrupuleusement son sol, et

(a) Dioscorea alata. (b) Sterna stolida. (c) Pelecanus Aquilus. (d) Pelecanus Fiber, Bassanus, Piscator &c. (e) Procellaria.

sol, et l'état de sa végétation nous fumes convaincus après les recherches faites dans nos excursions, dont une fut d'environ 25 miles d'Angleterre (à peu près 5 miles d'Allemagne) que ses plantes n'excedaient pas le nombre de vingt ou vingt deux sortes, (x) y compris celles que les natifs cultivent avec le plus de soin, pour leur habillement et leur subsistence. Nos observations nous ont appris que le sol n'est rien moins qu'ingrat, et que l'industrie du laboureur se repayait par une récolte riche en batates, en iguames en cannes & en bananes. Mais ce terreau extrêmement fertile & riche quand il est cultivé, etoit extrêmement aride dans les endroits incultes. Dans toute l'isle nous ne trouvâmes qu'un arbuste dont la tige excedât la grosseur de la jambe, & dont la hauteur fut d'environ sept ou huit pieds. L'herbe & les gramens qui couvrent la terre etoient desséchés presque partout & n'offroient qu'un lugubre paisage à nos yeux, entrecoupé par des laves entières ou décomposées qui sont les seules pierres que l'on trouve dans l'isle, à l'exception des pierres ponces, des tuffes, & d'une espèce de vitrification noire connue aux Minéralogistes sous les noms de pierre obsidienne, de pierre de Gallinace ou d'Agate noire d'Islande. Le reste du terreau n'est formé que de Pouzzolane, c'est à dire de cendres brulées, grises ou jaunâtres, tirantes quelquefois sur le rouge, et parsemées

de petites particules

(x) Les plantes cultivées par ces Insulaires sont l'Arum esculentum, et macrorhizon, la Musa paradisiaca, avec ses variétés, le Convolvulus Batatas avec sa variété, la Dioscorea alata, la Cucurbita Pepo, la Curcuma longa, le Saccharum officinarum, et le Morus papyrifera. Parmi celles qui sont spontanées nous observames les suivantes: Boerhaavia erecta, Avena filiformis, Cyperus squarrosus, Paspalum undulatum, Solanum nigrum, Convolvulus brasiliensis, Apium graveolens, Hibiscus populneus, Gossypium religiosum; une espece de Mimosa; un Arbrisseau à feuilles approchantes à celles du Frêne & une nouvelle plante qui se trouve aussi à la Nouvelle Zéelande, & que nous appellames Sheffieldia repens, après M. Sheffield, botaniste très habile dans l'Université d'Oxford.

de petites particules de <u>Schörl</u>. En un mot, toute l'isle telle qu'elle existe à présent, n'est qu'un amas de Scories rejettées par un Volcan. C'est à ces differentes substances poreuses, arides & brulées qu'il faut attribuer la grande secheresse et l'aridité de cette isle, la pluye y étant d'abord absorbée, et les plantes ne pou-vant tirer assez d'humidité de ce terreau spongieux et desséché, elles ne sauraient se repandre assez pour le couvrir & pour y conserver l'humidité qui est si nécessaire à la végétation. Cette secheresse influe non seulement sur le regne végétal, mais aussi sur les animaux et les hommes. Les poules sont d'une très petite espèce, et jusqu'aux rats tout semblait par sa petitesse se ressentir de l'aridité generale du sol. Si l'on considère les hommes habitans de cette isle, on peut aisément tracer l'influence de cette aridité dans leur physique, leur caractere, leurs moeurs & même jusques dans l'état social.

Tous les habitans de l'isle de Paques sont d'une moyenne grandeur & bien découplés. Leur corps est musculeux mais beaucoup plus basané & plus sec que celui des Taïtiens ou des habitans des isles amicales. Ils sont couverts de figures et de lignes noires ou bleuâtres, faites en perçant la peau, d'un petit instrument dentelé, trempé dans une liqueur noire faite de charbon & d'eau. Ces figures n'ont aucun usage à présent, & ne sont plus une distinction parmi eux, quoiqu'il soit constant qu'autrefois on ne permettoit qu'aux guerriers seuls qui avoient donné des preuves de leur courage, ces marques honorables. Nous trouvames encore quelques restes de cette coutume parmi les habitans des îles de la Société. Les têtes de ces Insulaires sont chevelues, mais les barbes ne sont pas si bien fournies que celles des habitans de Taïti & des isles voisines, dont la cause doit également s'attribuer à l'aridité du sol & à la secheresse du climat de cette isle, parceque l'humidité accompagnée de la chaleur, est ce qui contribue le plus à

l'accroissement

page. 10.



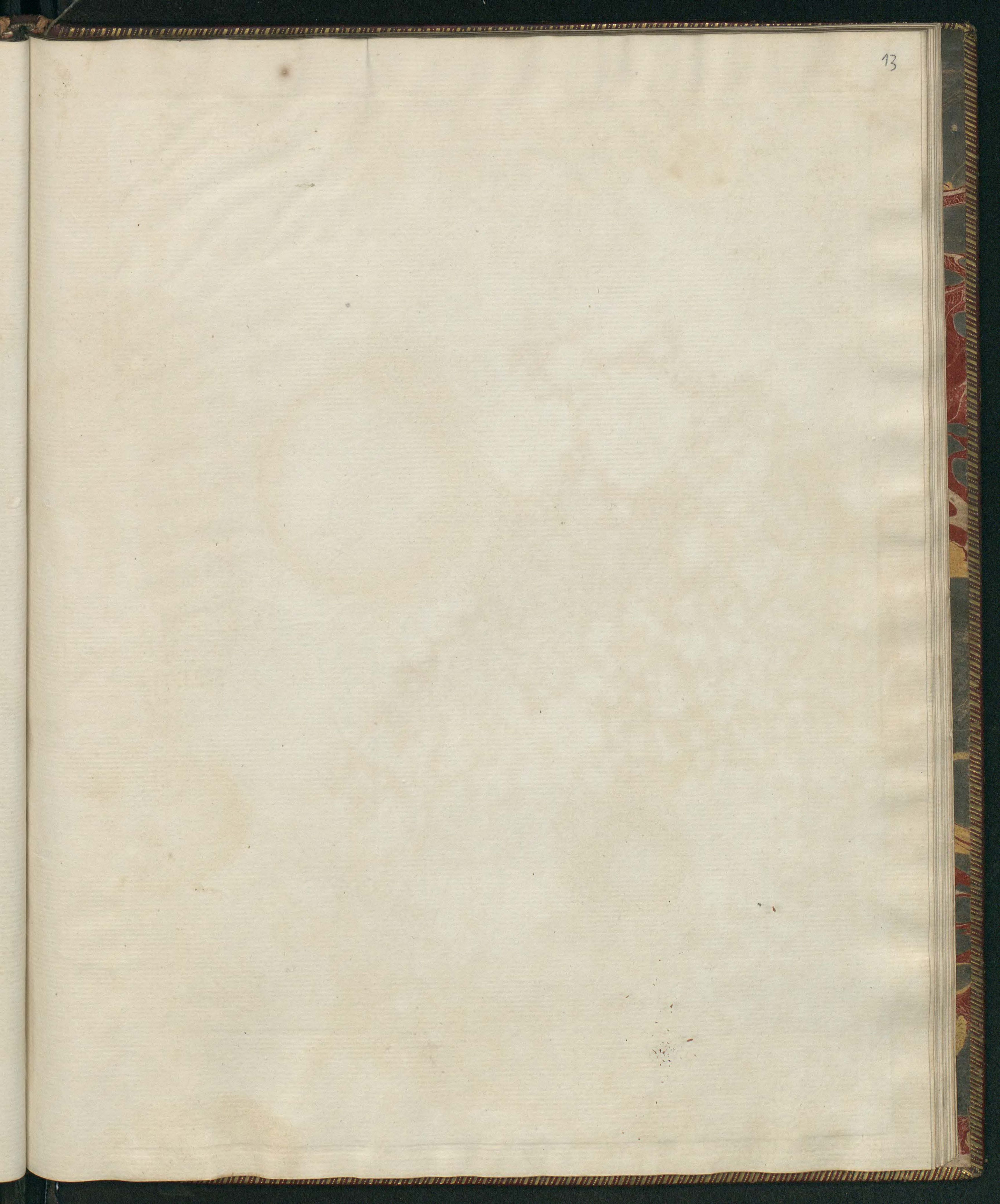
Drawn from Nature by W. Hodges.

Engrav'd by F. Bartolozzi

N.º XLVI.

MAN OF EASTER ISLAND.

Published Feb.y 1.st 1777 by W.m Strahan in New Street Shoe Lane & Tho.s Cadell in the Strand London.





Drawn from Nature by W. Hodges. Engrav'd by J. Caldwall

No. XXV

WOMAN OF EASTER ISLAND.

Published Feb.y 1st 1777 by Wm. Strahan in New Street Shoe Lane & Thos. Cadell in the Strand London.

l'accroissement de la barbe selon les observations des meilleurs physiciens. Les femmes de cette peuplade sont en général, beaucoup plus delicates & plus petites que les hommes. Il paroit, que jouissant de très bonne heure d'une liberté sans bornes sur les plaisirs de l'amour, cela ait nuï à leur accroissement. Les traits des jeunes filles sont beaucoup plus gracieux et plus agréables que ceux des hommes, qui ont un aspect de douleur & de misère naturel à leur phisionomie, comme l'air libidineux l'est aux femmes. Leurs oreilles sont percées de trous tellement élargis, qu'on peut y passer la main, et qu'elles touchent les épaules; plusieurs meme les replient sur la partie superieure cartilagineuse de l'oreille. On ne saurait découvrir les raisons qui ont porté ces gens à se défigurer d'une telle manière, si ce n'est par envie de plaire qu'ils se coupent l'oreille jusqu'au cartilage, le désir de s'embellir étant une passion si universelle, & les homes ayant de tems en tems employé de si étranges et bizarres moyens pour plaire aux autres, se rendre aimables & se distinguer, que l'on ne viendra jamais à bout de faire l'énumération de toutes les singularités que ces malheureux au defaut des rafinemens Européans ont imaginé pour y parvenir. Le moyen qu'ont imaginé les insulaires isolés du reste de la terre, dont je remarque les usages, pour se distinguer par de belles oreilles, a été de les fendre jusqu'au cartilage, remplissant l'intervalle progressivement avec des rouleaux de feuilles de cannes plus ou moins considérables, et finissant par avoir des oreilles qui leur pendent jusque sur les Epaules, ce qui est la beauté d'opinion par excellence chez eux.

Charles frédéric Behrens, Serjeant-major de l'Escadre de Roggewein & natif du Mecklenburgh, prétend que plusieurs milliers des habitans de l'isle de Paques s'assemblèrent sur la rade & apportèrent aux Hollandois les differens fruits de leur pays. D'un autre coté les voyageurs Espagnols disent avoir conté environ 3000 habitans des deux sexes, tandis que nous, malgré

malgré que nous y ayons été quatre jours, & que nous ayons
parcouru plus de 25 miles d'angleterre & par consequent, vu
une grande partie de l'isle n'avons pas pu l'estimer la population
à plus de neuf cent. Cela me fait conclure, ou que le nombre
des habitans s'etoit reduit en cinquante années depuis plu-
sieurs mille, à 800 ou 900 individus ; ou que la population de cette
isle n'a jamais été si nombreuse qu'on l'a pretendu. Mais
les restes de cultivation des montagnes dont la pente étoit rude,
les monumens sépulcreaux dont nous parlerons dans la suite
leurs bateaux meme & quelque sculptures qui ne pouvoient pas
être faits dans un tems où le nombre de la nation ~~[illegible]~~ eut été
aussi reduit, & où on ne trouvoit la moindre intimation d'esprit
ou de génie parmi eux, me convainquirent qu'autrefois l'état
de cette isle avait été plus heureux, sa population plus consi-
dérable, l'esprit de la nation plus actif & leur génie plus
créateur. Le caractère general de la Nation etoit sans contredit
aussi aimable qu'on peut l'imaginer au sortie des mains de la
simple nature. Des étrangers venoient d'aborder dans leur isle,
ils ne pouvoient deviner, ni quelles etoient leurs intentions, ni
quelles etoient leurs moeurs & leurs caractères. Cependant
ils n'avaient pas même l'idée qu'on pouvait commettre quelque
violence; ils venaient en foule sans armes au rivage, & au lieu
de s'opposer à notre abord, ils trouverent mieux de nous offrir
tout ce que leur pauvre isle produisoit de meilleur en fruits
& en racines; partout ils exercerent ~~[illegible]~~ l'hospitalité dans
toute son étendue & dans cette pureté touchante qui nous
arracha des larmes de joie. Accoutumés comme nous étions
de voir dans nos societés d'hommes civilisés, triompher le
sentiment sordide d'un attachement exclusif et honteux
à leurs propres interêts, & porter dans toutes leurs démar-
ches une defiance indigne d'êtres qui se vantent de ne faire
corps ensemble que pour le bonheur commun; ~~[illegible]~~ nous fumes touchés

de cette admirable simplicité de leurs moeurs, & mon coeur semblait se penetrer de l'excellence de leur nature, & de la superiorité de cet Être qui dirige nos actions & nous attache l'un à l'autre par des actes d'humanité & de bienveillance; me rejouissant d'avoir trouvé parmi des hommes que nous sommes accoutumés d'appeller des Sauvages ces vertus qui sont la base de toute société. Je ne puis ici me refuser le plaisir de dire à travers les choses que j'ai pu remarquer sur leurs moeurs, que le jour, que nous fimes le tour d'une grande partie de l'isle, nous trouvames un homme sortant de sa cabane avec un grand sac, rempli de batates cuites sous terre à la manière du pays, qui se hatant pour arriver à la tête de notre file, y presenta à celui qui marchoit le premier une grande batate, et en fit autant à chacun de nous. Non content de nous avoir régalé, & trouvant qu'il y avait encore des batates de reste, il courut pour se replacer une seconde fois à la tête de notre file & reitera à chacun le présent d'une batate jusqu'à ce qu'il n'en eut plus; sa femme exerçant l'hospitalité d'une autre manière en présentant à chacun de l'eau à boire dans une calebasse enorme, et un autre homme qui l'assistoit prenant garde qu'on n'en but pas trop afin que l'eau put suffire à tous. Kotahitaï, le chef de l'isle s'approchant, dépecha à diverses reprises des gens qui portoient une grande quantité de cannes à sucre, & les distribuoient à mesure qu'ils nous passoient; & comme dans ces païs on suce les cannes pour étancher la soif, & se rafraichir, nous augurames bien du caractère de ce bon vieillard, qui tachoit de nous donner des preuves de son hospitalité & de la bonté de son coeur, même avant que de nous voir, ce qui lui gagna l'affection de toute notre troupe. J'observai à cette occasion avec une admiration melée de joye, que l'affabilité, des princes, qui ayant l'autorité en main s'en servent pour faire le Bien, inspire du respect aux hommes les plus grossiers. Quand nos matelots auraient vu au lieu d'un Souverain denué de tout et sorti brut des mains de la nature, un prince

prince en état de les combler de faveurs; ils n'auraient pas été plus sensibles à ses bienfaits qu'ils le parurent à l'attention de Hotahitaï. Il me reste encore à rendre un trait touchant sur le bon naturel de ces insulaires qui m'arriva lorsque nous allames reconnoitre l'isle. Plus de 50 habitans nous ayant accompagné dans cette excursion, ils nous quitterent en revenant. Etant arrivé à un endroit où je resolus de prendre le plus court chemin pour me rendre au vaisseau, l'Officier & sa troupe s'opiniatrant à prendre un grand détour, je restois seul avec le Dr. Sparrman, & un matelot qui portoit mes cahiers & mon bagage. Etant extrêmement fatigué d'une si longue marche, et à peine retabli d'une maladie qui m'avoit allité pendant un mois, notre vaisseau ne fournissant point les rafraichissemens capables de redonner de la force à un pauvre convalescent, je me sentois très foible & presqu'incapable d'arriver avec le reste de la troupe au vaisseau. Un habitant qui m'avait pris en affection pendant cette journée ne voulut point me quitter dans ces circonstances, & me preta genereusement son bras en me conduisant par le plus court chemin, avec son fils un jeune garçon d'environ dix ou douze ans, qui marcha toujours devant nous, en ramassant les pierres qui se trouvaient frequemment au sentier, afin que je ne me heurtasse pas les pieds. Après m'avoir delassé à diverses reprises, j'arrivai avec le reste de la compagnie, au rivage où je n'oubliai pas de témoigner ma reconnaissance à cet homme et à son fils, en leur donnant une hache, plusieurs couteaux & plusieurs grands clous avec quelques pieces de toile, dont il me parut fort content, ces présents en ayant fait un des plus riches particuliers de cette isle.

Ces incidens suffisent pour donner une idée précise de la confiance affectueuse & de l'hospitalité de ces bons insulaires. Le gouvernement civil des habitants de cette isle n'est pas fort compliqué, ni fort génant, leur Chef n'ayant d'autre marque de distinction qu'un habit plus complet que les autres, & une espece de Diademe fait des plumes pectorales des

des frégattes. Nous n'observames point qu'on lui portât beaucoup de respèt, ni qu'on lui rendit un hommage humiliant, tel que celui qu'exigent les despotes des isles asiatiques. Il sembloit plutôt être le pere d'une famille, que le maitre absolu de cette peuplade; on regardait ses avis comme les conseils d'un pere tendre, qui prend à coeur le veritable bonheur de ses enfans & pour cette raison on les exécutoit avec une ~~attachement~~ ponc-tualité qui ne nous permit pas de douter que cet attachement etoit mutuel entre les sujets et leur Chef.

L'union & la simplicité des moeurs, l'ignorance & l'absence des tentations, & le petit nombre de besoins donnent lieu de croire que cette petite peuplade n'a point d'occasion d'etre embrouillée dans des querelles. S'il s'en eleve par hazard, les peres de famille par leur sagesse et leur autorité les sup-priment aisément et rétablissent bientôt la paix entre leurs compatriotes. Chacun se trouvant dans la necessité dans cette isle aride de pourvoir à sa subsistence; il la doit abso-lument chercher à force des bras, et quoique le sol est pierreux & très peu abrité contre les chaleurs du soleil il ne laisse cependant pas ~~d'être~~ de devenir extremement fertile par la culture; et comme l'île n'est pas à présent très peuplée, il y a tant de terre en friche, qu'un jeune homme qui a envie de faire menage à part n'a qu'à occuper un terrein, à le defricher avec un instrument de bois dur, de la figure d'un pieu pointu, dont on se sert au lieu de bêche; ses parens & amis ne lui refusent pas quelque racines de batates qu'on coupe à chaque bouture pour les multiplier; d'autres lui font présent de quelques scions de cannes de sucre ou des bananiers, & le voilà mis en état de devenir pere de famille & de se ~~...~~ nourrir avec sa femme, & ses enfans. Un trou menagé sous terre & supporté par des pierres lui sert de retraite

pendant

pendant la chaleur, & de gite pendant la nuit. Quelques tiges de meuriers cultivés, lui fournissent, une écorce dont sa femme fabrique le peu d'habillement dont elle a besoin. Un gramen lui fournit des fibres pour en faire des ficelles ou des cordes. Avec la nacre de perle il fait ses hameçons dont il se sert pour attraper des poissons. Une couple de poules fournit sa gélinière, & comme il n'est pas dedaigneux dans son choix, il tache d'atraper les frégattes, les fous, les nigauds & les autres oiseaux de mer qui viennent nicher dans les rocher à l'entour de l'isle, ne refusant pas même les rats, dont il se défait comme des ennemis de sa plantation en meme tems qu'il en satisfait sa friandise. L'eau de puits, dont il y a plusieurs dans l'isle, lui sert de boisson ordinaire, mais elle a présque toujours un gout saumatre, ou melé de quelques autres solutions salines, ce qui ne la rend cependant, ni désagréable ni malsaine aux habitans. Tout semble promettre l'union la sécurité publique, la paix & le bonheur à ces insulaires. Si nous croyons aux actions & aux démonstrations externes qui sont les fidèles interprètes des sentimens du coeur dans une race d'hommes incultivés & par conséquent incapables d'hypocrisie, ils étoient tous contens & nous parurent sans désir, malgré l'observation que j'ai faite sur le ton naturel de leurs physionomies. Nous les vimes souvent rire & folâtrer, & plusieurs fois ils s'egayerent par le chant et la danse.

Comme nous avions visité les habitans de Taïti, des isles de la Société, des îles amicales & de la Nouvelle Zeelande, dans le cours de l'année 1773 avant que d'arriver à l'isle de Paques, nous fumes convaincus par nos recherches sur les ~~differentes~~ langues de ces insulaires, que quoiqu'ils soient extrêmement éloignés les uns des autres, ils parlent cependant tous le même langage, & que les différences que nous y observames ne forment que des dialectes. Cette découverte nous fit espérer que les habitans de Waïhou (ou isle de Paques) parleroient peut-être un dialecte approchant à la langue de Taïti, & nous verifiames notre conjecture dès l'abord. Les deux prémiers habitans qui vinrent à nous dans un

canot

caust, donnaient à une Corde, aux bananes & aux poissons qu'ils nous apportèrent les memes appellations, dont on se sert pour désigner ces articles à Taïti & aux autres isles sus-mentionnées; & après avoir conversé quelques jours avec ces insulaires, nous fumes convaincus de plus en plus que nous ne nous étions point trompés à cet égard, ce qui peut se verifier par la table qui représente l'harmonie de toutes ces dialectes. Cependant il nous paraît, que c'est un point intéressant dans l'histoire de ces isles, dont les extrèmes sont à la distance de 1400 lieues. Car on voit que dans cet espace immense la meme langue est parlée, d'où il s'ensuit, que toutes ces isles sont occupées & ont été peuplées par la meme race d'hommes. Ayant encore poussé ces recherches plus loin, j'ai trouvé que la langue des Tagales & celle des Pampangos dans l'isle de Luçon, la principale des Philippines a beaucoup de rapport avec cette langue des isles de la mer du sud, que j'appellerai dorénavant celle de Taïti. En comparant les dictionnaires de ces langues avec celle des Malais, j'ai encore trouvé ~~que toutes~~ qu'elles ont un rapport décidé avec celle-ci, et qu'il paraît presqu'indubitable que toutes ces Nations sont descendues des Malais de la presqu'isle de Malacca. Les habitans de Bornéo sont sans contredit issus des malais, ce dont ils conviennent eux memes (a). De là ils se répandirent jusqu'aux Philippines & aux Moluques. Dans les plus grandes de ces isles il y avait déja des habitans aborigènes plus basanés que les Malais, & avec des cheveux crépus, qui se retirèrent dans l'intérieur du païs, qu'ils occupent toujours, laissant les côtes aux peuples nouveau-venus. À Bornéo les hommes de cette première race sont appellés Biajos, à Luçon & dans les Philippines on les appelle Zambales & Negrillos, & dans les Moluques ce sont les Alfouries. Les Malais des Philippines sont distingués par les noms des peuplades, arrivées, l'une après l'autre. Il y a telle qu'on

(a) Beckman's Voyage to Borneo.

qu'on appelle les Bisayas, d'autres ont le nom de Pampangos, et d'autres sont connus sous la dénomination de Tagales.[a] Nous avons des dictionnaires de leur langues qui prouvent qu'elles ont beaucoup de rapport avec celle des Malais. Les isles Ladrones sont peuplées d'une branche des Tagales, parceque leur figure, leur physionomie, leur couleur, leurs moeurs et surtout leur langue en donnent des preuves bien fortes.[b] Les nouvelles isles Carolines ont des habitans qui ont les memes moeurs, les memes coutumes & la meme physionomie avec les habitans des Philippines. de sorte qu'on ne saurait douter de la migration des habitans de Guaham & de Tinian aux Carolines & aux Pescadores, qui ne sont pas fort éloignées des isles amicales, premieres isles ~~de~~ de la mer du Sud, où l'on parle la langue Taïtienne. Nous voyons donc àprésent que depuis la presqu'île de Malacca il y a 1400 lieues jusqu'aux Ladrones; de là par les Carolines jusqu'à l'isle de l'Espérance (ou Hope Eylandt) la première des isles amicales il y a 1200 lieues; & de cette isle jusqu'à celles de Pâques 1400 lieues de plus. Et dans tout cet espace de 4000 lieues on parle des dialectes qui ont du rapport avec le Malais. On parle le Russe à Riga comme au Kamtchatka, l'Anglais à Calcutta, a Sainte Hélene, à Londres, à Philadelphie & à la Jamaïque; le François à Pondichéri, à Paris, au Canada & à St. Domingue; l'Espagnol à Manille, à Madrid, au Mexique, au Perou, & à Buénos Ayres; le Hollandais à l'Amboine, au Cap de Bonne espérance, au Surinam & à Amsterdam, —— mais on conçoit d'abord que la conquête & le commerce ont transplanté la civilisation, les loix, les moeurs, les arts & les Sciences avec la

(a). Hernando los Rios Coronel, Relacion de las islas Malucas. Navarette Tratados historicos de la Monarchia de China. Gemelli Carreri giro del mondo. Fr. Diégo Bergaño Bocabulario de Pampango en Romance. Manila 1733. fol. P. Juan de Nocéda y el P. Pedro de San Lucar Vocabulario de la Lengua Tagala. Manila 1754. fol.
(b). Le P. Gobien histoire des isles Marianes. Paris. 1700. 12mo.

avec la Connoissance des langues, dans les parties reculées du monde ; & qui continuent à les lier, & à les unir à l'Europe. Mais on ne saurait dire la meme chose des peuplades de Malais, repandues depuis Malacca jusqu'à Waïhou. Les habitans de cette isle n'ont aucune connoissance des Taïtiens ; ceux-ci avant notre arrivée ignoraient qu'il y eut une isle nommée Tonga Tabbou (Amsterdam), dont les habitans n'ont pas une idée de la situation, ou des Nations de hogoleu, de Guaham, de Luçon, de Bornéo & de la presqu'ile de Malacca, nonobstant qu'ils parlent la même langue, & qu'ils sont tous issus d'une même tige. On n'aurait jamais pu tracer la migration de ces peuplades, sans avoir fait des observations sur leur langage, & des comparaisons sur l'harmonie de ces dialectes éloignés. C'est par ce seul moyen qu'on est venu à bout d'établir un nouveau fait historique, qui est en même tems un phénomène unique et frappant dans l'histoire de l'espèce humaine.

Parmi huit cens ou neuf cens hommes, que nous croyons être toute la population de l'isle de Paques, nous ne pumes jamais conter audelà de cinquante femmes, ce qui donnerait une femme pour 16 ou 17 hommes. Comme nous avons parcouru une grande partie de l'isle, il est presqu'impossible qu'en passant par plusieurs de leurs habitations, nous n'ayons vu toutes les femmes de ces hameaux, comme nous ne manquions pas d'entrer dans plusieurs de leurs chaumières ; mais nous trouvames partout la meme proportion de femmes. C'est un problème très-curieux & dont il m'est fort difficile de donner la solution, n'ayant pu converser assez bien avec ces insulaires sur les causes de la diminution du nombre de leurs femmes. Mais ayant observé qu'autrefois toutes les montagnes avaient été cultivées, ce dont nous reconnumes les vestiges dans l'alignement des plantations ; et qu'àprésent les insulaires se contentent de defricher les plaines & les vallées au milieu desquelles il se trouve encore de grands espaces en friche ; j'en conclus que les habitans avaient été autrefois en plus grand nombre. Mais comme

la Guerre

la guerre n'a pu être la cause du petit nombre des femmes puisque ce sont les hommes qui y sont exposés au danger, je soupçonnais qu'un désastre universel & imprevû avait pu détruire la plus grande partie des femmes de ces insulaires, ce qui est d'autant plus probable, que toute l'isle étant le produit d'un Volcan je savais que le boucanier Davis l'an 1687. en allant des isles des Galapagos à celles de Juan Fernandez avoit essuyé en pleine mer un coup très-violent de tremblement de terre, qui avait désolé le Perou & ruiné Callao de fond-en-comble, avant qu'il decouvrit la terre qui porte son nom. D'ailleurs, comme j'étois persuadé par les recits des habitans de Taïti, que les isles de la mer du Sud sont très-sujettes à ce fléau terrible, je ne doutai plus, qu'un tremblement de terre n'eut, non seulement dépeuplé cette isle, mais aussi qu'on ne dut attribuer à cette cause le petit nombre de femmes. Car, comme ces insulaires ont des souterrains pour demeure, & que leurs femmes occupées de leur domestique, sont attachées à leurs habitations, tandis que les hommes sont employés au dehors, il est très-vraisemblable qu'un de ces grands & terribles phénomènes de la Nature à subitement enseveli un grand nombre d'habitans, & sur tout une plus grande proportion de femmes. ~~Celui~~ Cette cause probable du dépeuplement de l'isle, ~~qui~~ me paroit l'avoir ravagée très peu de tems avant notre arrivée; puisqu'on distinguoit encore partout les marques du défrichement des terres, qui en moins de dix ans se perdent entièrement; & puisque les hommes n'étaient pas encore reduit au même nombre qu'e nous trouvions les femmes, ce qui devrait arriver environ en trente ans.

Mais rien n'annonçait si fortement un tems où l'état de l'isle avait été plus heureux, la population plus nombreuse, l'esprit de la nation plus actif et son génie plus créateur, que les grands monumens sépulcraux que nous vimes debouts en plusieurs endroits de l'isle & renversés en d'autres. Les habitans de Taïti & des îles voisines ont la coutume d'exposer

les corps

à la page. 20.



les corps de leurs morts dans un endroit consacré au rites de leur réligion, jusqu'à ce qu'il n'en reste d'autre débris que les ossemens, lesquels sont déposés sur des tas de pierres sans le moindre respèt pour le défunt. À Taïti pour perpetuer la mémoire des amis décédés on erige au même endroit des poutres de bois d'environ 20 ou 30 pieds de hauteur, qui représentent une file de figures humaines de deux sexes grossiérement executées et placées l'une sur l'autre chacune n'étant que d'un pied, ou de dix huit pouces. On appelle cela un Tikhi. À ce que j'ai pu juger par les récits des Sages des Taïtiens, ce sont des symboles de cet être en nous, qui voit, qui entend, & en un mot, qui forme des idées à l'aide de nos sens & qui selon leur expression singulière conçoit les paroles du ventre, c'est à dire les pensées. Ces figures grossières perpétuent la mé-moire des défunts, & sont les monumens de l'amour & de la recon-naissance des amis survivans. Les insulaires de Waïhou, désirant de rendre le même tribut à la mémoire de leurs chefs & de personnes distinguées parmi eux, mais vivant dans un terrein sans bois, eurent recours aux pierres & érigérent sur des bases ou murs formées par des grandes pierres de taille, des espèces de thermes qui représentent la figure humaine. On leur re-marque une tête dure & mal executée, couverte d'un grand bonnet en forme de cylindre & des oreilles élargies à la mode du païs. Au reste ce n'est qu'un bloc de pierre sans figure déter-minée, qui laisse distinguer confusément qu'on y a voulu former des bras. Ces monumens ont depuis quinze jusqu'à vingt sept pieds anglois de hauteur, sur 6 ou 8 de largeur à la poitrine. Il y en avaits qui etoient placés sur les bases ou murs sus-mentionnés au nombre de quatre ou cinq; d'autres etaient isolés & sortaient immédiatement de la terre. Si nous consi-dérons ces masses immenses de pierre de 27 pieds de longueur, sur huit de largeur, qui vraisemblablement furent tirées des carrieres que l'on ne trouve que dans les collines, au milieu de l'isle, où nous observâmes dans notre excursion quelques bonnets & quelques Statues commencées; & si nous reflêchissons

quelle

quelle application non interrompue, quelle patience, & quel travail l'exécution la moins finie de ces monumens grossiers doit avoir couté à des hommes qui n'ayant pas la moindre connaissance du fer, ni d'aucun autre métal avant l'arrivée des Européans, ~~et par~~ n'avaient par conséquent que des pierres des coraux, & de grandes bivalves pour donner une forme tant soit peu ressemblantes à la figure humaine; cela seul pourra nous donner une idée du dépeuplement actuel de cette Colonie. Si nous ajoutons à ces réflexions les difficultés qui se présentent pour transporter ces pierres énormes à force de bras jusqu'à une petite distance de la mer, éloignée d'une lieue au moins de ces carrières, & les efforts requis pour ériger ces blocs sur des bases, nous conviendrons que la présente population de cette isle est bien éloignée de pouvoir entreprendre & exécuter ces ouvrages, dignes des efforts d'une nombreuse peuplade, en état de suppléer par les forces individuelles au défaut du méchanisme nécessaire pour mouvoir de pareils colosses.

Ne pouvant considérer ces Statues, sans admirer en même tems les causes qui doivent avoir inspiré à la Nation cet esprit de persévérance dans ce travail pénible, je crus d'abord rencontrer juste en supposant que les principes de religion, qui menent l'Esprit de l'homme toujours plus loin que toute autre considération, y pouvoient avoir contribué; Mais je ne saurais néanmoins me resoudre àprésent d'attribuer ces travaux à la Superstition, les insulaires s'étant efforcés de nous désabuser sur ce point en nous assurant que ce n'etoient pas des Simboles de la divinité, mais des Statues érigées à la mémoire de leurs Chefs, des héros & des grands hommes de la nation. Quelles forces doit avoir l'idée des bienfaits de ces Grandshommes envers leur peuple? Il semble que ces bienfaits avaient été gravés avec des caractères indélibles dans leurs coeurs. Ces bienfaits toujours présens à leur mémoire leurs inspiroient une noble ardeur pour perpétuer la mémoire chérie de leurs primes par des ouvrages qui

surpassaient

surpassaient presque leurs forces; ce Sentiment les supportoit dans l'execution pénible & onéreuse de leur plan, les animoit dans la formation, le transport & l'érection de la statue, qui porta toujours le nom favori du Chef ou du héros, qui avait été grand par ses bienfaits envers ses compatriotes, et leur en retrace la mémoire. On nous repétait avec une espèce d'enthousiasme les noms d'Obìna, de Morahìna, d'Omarìva, de Guiperéa, de Mòui & de Mangatòte, en nous montrant en même tems le monument dédié à leurs mémoires. Qu'il me soit permis ici de porter ma vue sur les monumens des nations civilisées, sur les motifs souvent ignobles de leurs plus grands travaux. Rome se déshonora par les Statues qui représentoient les Caligula les Claude, les Nérons; mais ce qu'elle avait erigée de leur vivant par pure grimace, elle abatit à leur mort. Les insulaires de Waïhou n'honorent leurs grands hommes, qu'après leurs morts, quand leur autorité ne peut plus influer sur l'esprit de leurs contemporains. C'est après la mort, que l'on apprécie avec la plus grande equité le mérite des hommes.

En comparant ces grands & nobles monumens de Waïhou à ces poutres pésantes & mal sculptées que nous trouvames à Taïti, il me parait que ce seroit opposer l'ouvrage des hommes faits, aux foibles imitations des enfans. Outre ces grandes Statues de pierre nous trouvames parmi ces bons insulaires de petites figures de bois représentant des hommes, d'autres des femmes, d'autres seulement des parties du corps humain, telles qu'une main, &c. ou même des figures grotesques imitées de la figure humaine & finissant par quelque ornément; mais ce qui est le plus étonnant, il y avait tant de verité, de gout & d'élégance dans ces bagatelles, que je fus étonné que les arts eussent fait de si grands progrès dans un païs si rude & si sterile, sans instrumens, sans métaux, dans une nation si peu cultivée & qui à peine pouvait se garantir contre les ardeurs d'un Soleil brûlant, & recueillir de quoi se nourrir après la culture la plus pénible & la plus laborieuse. Cette

réflexion

réflexion me conduisit à une autre, plus intéressante. Je repassai dans ma mémoire tous les païs où les beaux arts avoient été cultivés avec quelque succès depuis leur origine. La haute Egypte, l'Attique & l'Italie, le berceau des Arts, se présentèrent d'abord à mon esprit. Tous ces païs sont secs & montagneux, mais situés sous un climat tempéré & heureux. La basse Egypte moins favorablement située, ne reçut les arts que très tard, & à peine y trouve-t-on aujourd'hui des restes des monumens les plus modernes; tandis que ceux de la Thébaïde des tems les plus reculés, après avoir bravé les siècles, la fureur hostile des Empereurs Romains & la barbarie des Saracins, s'y conservent et s'y voyent encore. La Béotie riche & fertile, sous un climat humide, & entourée de marécages & de lieux fangeux n'a jamais été fameuse par ses Artistes. Les tourberies & les marécages de la Hollande n'ont jamais nourri un grand Artiste, & les efforts du génie des habitans n'ont pu les élever audelà des rejouissances des païsans, des nôces de village, de leurs paisages, ou de portraits. Il semble que les climats secs et élevés sous un climat tempéré communiquent au corps humain un ton de musculation plus ardent et plus courageux, qui influe sur leur génie & les rend plus fiers; comme au contraire les païs bas & marécageux, sous un climat humide & couvert de brouillards ne nourrissent que des corps mous, relachés, dont l'influence sur l'esprit diminue l'attachement proportionné à l'invention, la disposition et l'exécution de grandes idées.

Qu'il me soit permis d'ajouter encore une réflexion sur ce sujet. En examinant attentivement ces statues gigantesques, les grands & majestueux monumens des Egyptiens se presenterent naturellement à mon imagination; et il me paroit surprenant que parmi les restes des statues de l'ancienne Thébaïde il y en ait qui ressemblent par le gout à celles de Waïhou. On reconnoit dans ces statues le stile & l'air Egyptien, on les voit souvent comme celles d'Egypte, couvertes d'un grand bonnet; on n'y retrouve

que les

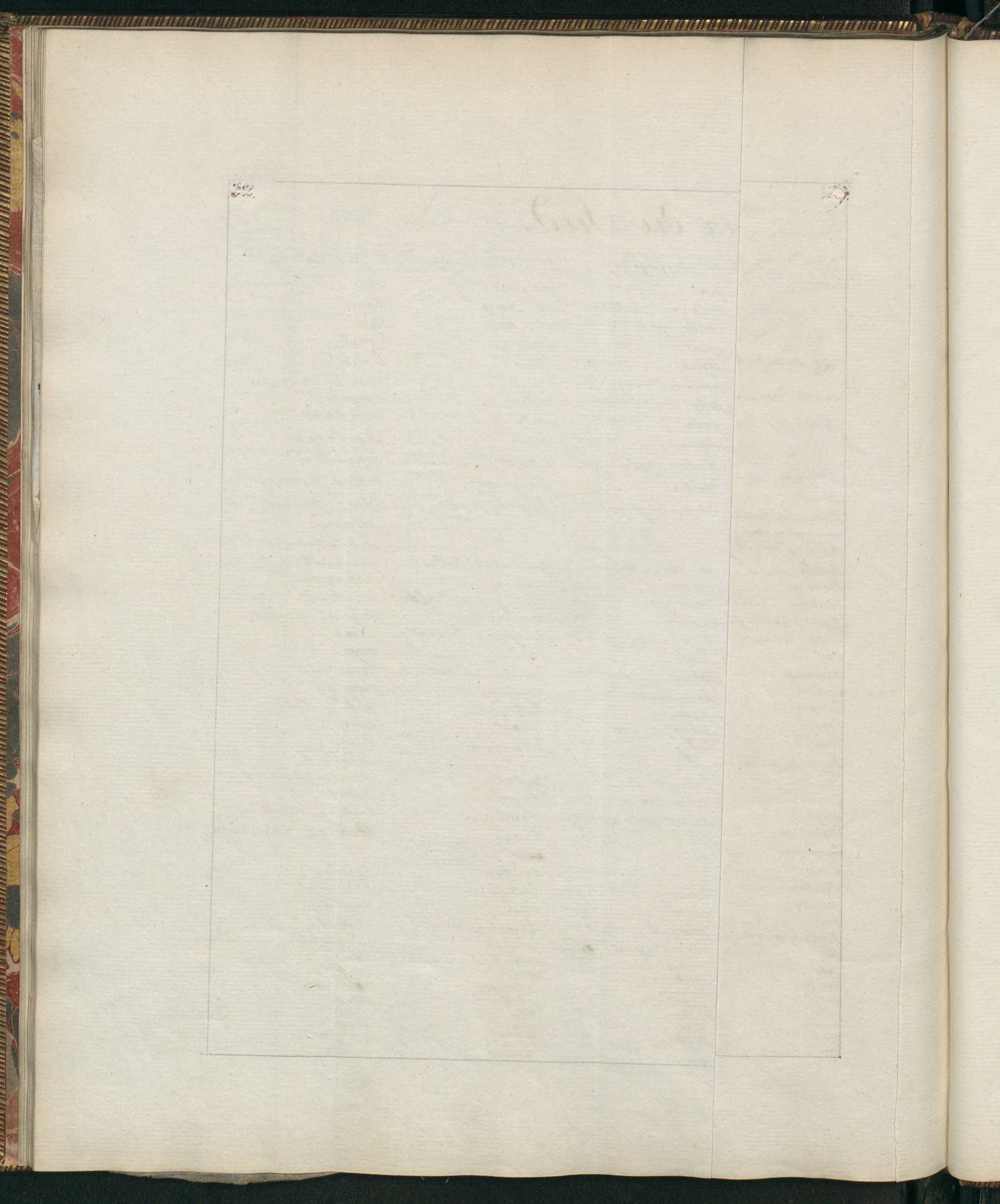
que les indications des bras; & les parties inferieure se ressentent d'avantage encore de la simplicité & du peu d'avancement des arts. Mais il me semble que les hommes sont les mêmes partout dans les mêmes circonstances, la marche de l'esprit humain étant aussi presque égale dans tous les climats qui se ressemblent. D'un coté L'imitation est naturelle à l'homme; de l'autre, l'amour & la reconnaissance ont de tout tems inspiré le désir de perpétuer la mémoire des hommes respectés & des Bienfaiteurs de l'Espece humaine. Il étoit donc naturel de tacher d'exprimer quelque ressemblance de ces personnages chéris. Voilà la veritable origine de l'art, reduite à un principe universel & naturel, ennoblie jusque par les sauvages, & rendue respectable & sacrée par leurs grossières productions. L'Europe plus civilisée, plus éclairée, mais aussi plus dégénérée par l'enormité des crimes qui s'y commettent, & la noirceur des forfaits de ses habitans, nourrit tous les arts & les a perfectionnés dans plusieurs endroits. Mais qu'il est rare d'y voir les Grands s'occuper de l'amour des peuples par la justice, la tolérance & les bienfaits! Trop souvent ils s'assurent par force de ces recompenses, que le seul merite & la seule vertu arrachent au respêt & à la reconnaissance; ils s'elevent des temoignages facticesd'une grandeur imaginaire, & tachent de s'immortaliser eux mêmes par des monumens multipliés à l'infini, malgré les affections alienées des sujets. Heureux, à travers les victimes d'orgueil, d'ostentation réelle, & de bienveillance pretendue, les mortels favorisés du ciel, qui voient la justice administrée parmi eux avec equité, les ministres de la Religion subordonnés à des loix sages, qui permettent à chaque individu d'adorer l'Eternel selon ses principes, & sans contrainte, en vivant paisiblement sous la conduite d'un Prince qui marque chaque jour de sa vie par de nouvelles largesses, des bienfaits continuels envers l'humanité & des émanations de la bonté céleste. Chaque citoyen de

ce

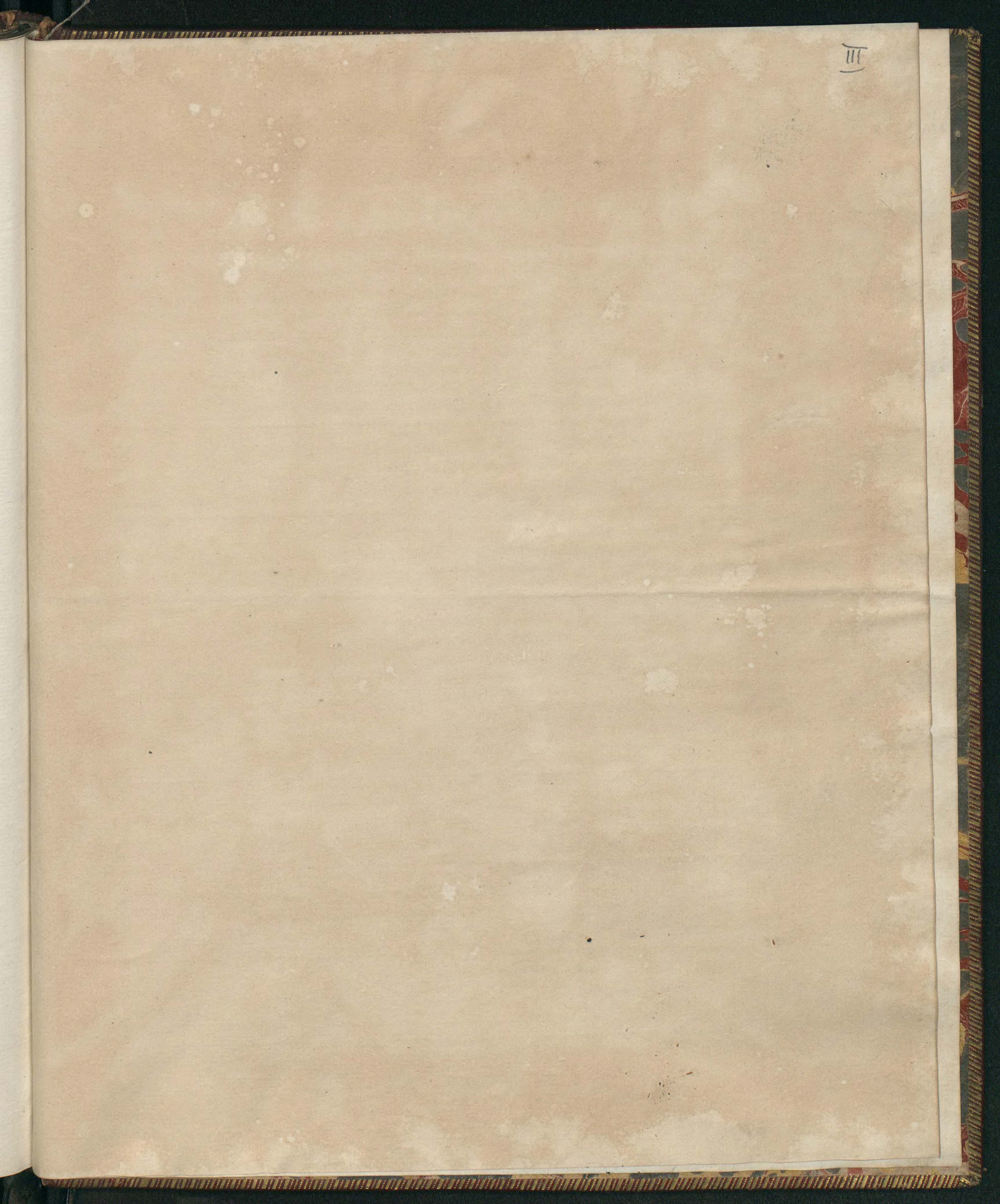
ce peuple heureux érige un monument impérissable à l'épreuve du tems & de ses injures, dans son propre coeur. C'est là, qu'on trouvera le Roi philosophe qui n'a fait des conquêtes que pour faire des heureux & devenir le père des peuples que la providence à confiés à ses soins. C'est là que d'age en age le père transmettra à son fils le souvenir des actions glorieuses qui ont honoré le siècle dans lequel nous vivons. Je n'ai pas besoin de nommer ce peuple & ce païs fortuné par l'existence de son monarque. Les nations voisines, ainsi que les plus récu-lées reconnoitront sans peine dans ce tableau le Royaume de Prusse, qui s'est signalé par son zèle, son courage, un attachement inviolable, & l'amour le plus réspectueux et le plus tendre pour l'immortel monarque à qui toute la terre a donné le nom du Grand Frederic!

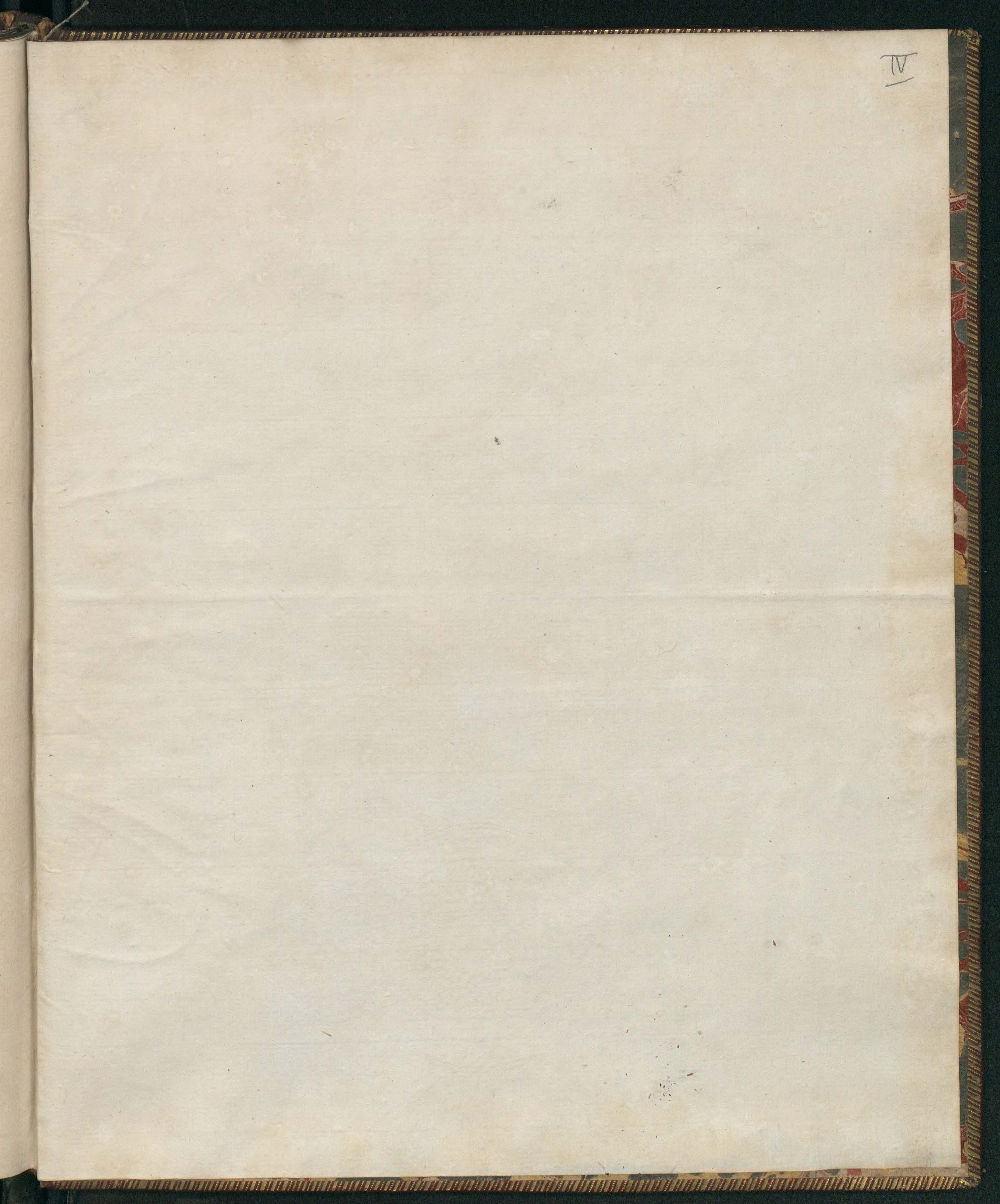
Table harmonique des Langues de la mer du Sud.

	de Waïhou ou I. de Pâques.	de Taïti.	des Isles nommées Marquesas.	des Isles Amicales.	de la Nouvelle Zéelande.	des Tagales.	des Pampangos.	des Malais.
Les nombres. 1.	Ko-tahàï	a-tahàï	bo-dahàï	a-tahà	tahàï	ysa	ysa; metong	Sa.
2.	roüa	e-rouä	bo-hoùa	loùa	roüa	dalava, dalòva	ad-dua	doua.
3.	tòrou	e-torou	bo-dòhou	tòrou	tòrou	tatlo, ytlo	at-lo.	tiga.
4	héa	a-heà	bo-hà	t'-fà	t'-fà	apat	apat	apat.
5	rìma	e-rìma	bo-hìrna	nìma	rima	lima	lima	lima.
6	hòno	e-honnou	bo-ná	vàno	hònnou	ànim	ànam	nam; -a-nam.
7	hiddou	e-hiddou	bo-hiddou	fidda	widdou	pito	pitou	touyou.
8	vàrrou	e-wàrrou	bo-wahou	vàrou	wàrrou	valo	valo	delapan.
9	hiva	e-hiva	bo-hiva	hiva	hiva	Siyam.	Siam.	Sambelan.
10.	àna-hòurou	a-hoùrou	bo-nàhou	ongo-foùrou	anga-hoùrou	polo, pobo	apalo	Sapoulou.
l'Arum esculentum	tàrro	tàrro		tallo	tallo	tarac	tougoui	tallas. (à Java)
Ami	hio	hòa, tayo		whòa	hòa	tiap, lagoyo	lugud, dugo	Sobat, toulan.
Bananes douces	màïga	màïya	Maïya	} foutchi				pisang.
——— sauvages	foùti	fèhhi						
Batates douces	Goumàrra	goumàrro			goumàlla			oùbi-ketchil.
Barbe	oùmi	oumi	oumi	oumimia	goumi	goumi, baba	goumi; baba	yangout.
Boire	hùnou	aïnou	aïnou	aïnou	aïnou	ynom	inoum	minnoum.
Bouche	oùtou	oùtou	mòtou	mòtou	oùtou	bounga	bounganga; asboc	moulout
Bras. (main)	rìma	rima	hima	nima	ringa	camas	camavo	lingan; tangan.
Canot (barque)	wàgga	wàha	whàha	wagga	te l wagga	berai	pangga, lundaï	praa.
Chef	hariki	e-rìh	a-ka-àï	hariki		hari	ari	raya.
cheveux		a-ra-oùrou	òu-who	lo-oùrou	hoùrou	bohoc	bouac, cavad	rambout.
Chien		oùri		gh-oùri	gh-oùri	darapova	dapour	andging.
Cochon		bòua	bouàha	bouàcca		babbi	babi; bobi	babi, bobi.
Cocos		nìa	niou	niou		niog, niyog	ungot	nior.
Eau	evàï	evàï	evàï	evàï	evàï	tubig	Saboug, danum	àyer.
Fruit de pain		oùrou	oùrou, màï-y	mai-y				Soccoun.
Femme	wahèïné	ouahèïné	ouahèïné	fefèïné	wahèïné	babayé	babaï	parampouang.
Grand	a-rahàï; nouï	a-rahàï	arahaï	arahaï	arahaï; nouï	daguila	dagul	besarr.
Hache	tòhi	tòhi	tòhi	toghi	toghi	daras; pan-daras	daras	baliong, capac.
Homme	papa	tahàta	tìti		tangata	tavo	tavo	Orang; manousia
Ignames	oùhi	oùwhi		oùfi		obi	oubi	
Lune	maramàra	marama		marama	marama		boulan	boulan.
Maison	te-hàrré	te-whàrré	te-wharré	e-farré	te-farré	bahay	balay	rouma.
Manger	màgho	àï	maa (des vivres)	e-kàï	ekàï	càïn	càn	macan.
Mer		tàï		tàï	mòănna	daggat; laot	dayat; (laout)	laout.
Mort; mourir, (tuer)		màtté	[illegible]	màtté	màtté	ca-matàyan; pataï	mataï	màtti; pataï, ca-matayan.
Néz	ì-you	èïhou	èï-you	ihou	ehiou	ilong	arung	idong.
Oeil	màtta	matta	matta	matta	matta	mata	mata	mata.
Oreille	tarrìan	tarréa	poninohoé	taringa	tarenga	taïnga	talinga	telingan.
petit	iti	iti	iti	ìdgi	iti	onti	intak, lati	ketchil.
pied	àwaï	àwaï	àwaï	alvaï	wàïwaï	calis	bitis	cakki.
poisson	ika	èïya	èïya	ìka	ika	isda	assan	ikan.
Soleil	e-rà	e-rà	[illegible]	aloua	herà	arao	aldao	matahari.
Terre	hennoua	whennoua	whennoua	fannoùa	whennoua	lupa	labuad	darat.
Tête	e-òpo	e-oùpo	oùpo	oùpo	oùpo	olo	buntuc	capala.



28


III



IV



